



# Picos de Europa: Naranjo de Bulnes, montagne mythique

PAR LUIS AURELIO GONZÁLEZ PRIETO

Après la Seconde Guerre mondiale, le célèbre club d'alpinisme madrilène, la Real sociedad española de alpinismo Peñalara entreprend de construire des refuges de montagne dans les Picos de Europa. Ainsi, la direction du club approuve, le 23 juin 1952, la construction du refuge de la Vega de Urriello, au pied du Naranjo de Bulnes. L'idée n'est pas nouvelle: un projet existait déjà en 1935 dans les cartons de l'Unión de sociedades españolas de alpinismo. Projet arrêté par la Guerre civile et le terrible après-guerre.

L'architecte du refuge était Julián Delgado Úbeda, membre du club Peñalara et président de la Federación Española de Montaña. Les travaux commencèrent l'été 1953, sous la direction de Teógenes Díaz, dans des conditions de travail particulièrement dures. Tout le matériel fut transporté à dos d'hommes depuis Poncebos: le ciment, les poutres, la nourriture, ... De plus, une sécheresse exceptionnelle nécessita de chercher la neige sur les névés du « Jou Sin tierri » pour faire le béton<sup>1</sup>. D'après des témoignages recueillis par Francisco Ballesteros, « les hommes transportaient cinquante kilos et les femmes vingt-cinq. Ils étaient payés trois pesetas le kilo. Malgré ces terribles conditions

1. Alfredo Merino, « Naranjo de Bulnes, Etapa Clásica, 1931-1962 », *Desnivel*, n° 132, 1997.

de travail, il y avait un grand nombre de candidats venant des villages voisins : Caín, Bulnes, Camarmeña, Tielve, Sotres et Arenas. Face à la misère rampante, avoir un salaire supplémentaire était un atout »<sup>2</sup>. Le 27 septembre le gros œuvre est terminé.

Il faut imaginer un sentier fort fréquenté cet été-là : ouvriers, colporteurs, superviseurs et les grimpeurs. Le 15 juillet 1953, un Italien, Carletto Re, et un Espagnol, Francisco Pérez, accompagnés du guide Alfonso Martínez, atteignent le sommet par une nouvelle voie. Partant directement du début du couloir de la Celada, ils arrivent à l'éperon nord-ouest, puis continuent par la voie Pidal-Cainejo.

Le mois suivant, les 20 et le 21 août, une cordée catalane composée d'Antonia Caparrós Castellví et José M<sup>a</sup> Torras, refait la voie sud directe par la variante Re-Teo.

Arrive l'hiver. Entre le 24 et le 29 décembre, Teógenes Díaz, le directeur des travaux, et Florencio Fuentes montent depuis Bulnes au refuge construit mais non encore inauguré. Leur intention ? Tenter l'escalade hivernale du Naranjo. Mais les très mauvaises conditions de la face sud annulent leur projet.

À la fin de l'hiver, en mars 1954, le grand Naranjo est encore convoité par deux tentatives d'hivernale. Félix Méndez Torres et les frères Macedo font une tentative sur la paroi méridionale ; ils abandonnent à cause de la glace. La deuxième tentative se produit le 23 mars. Agustín Faus, Máximo Serna, Antonio Moreno et Rafael Pellús débudent



Vega Redonda, le premier refuge construit en 1924 dans les Picos, à Pena Santa, par la société Peñalara, ©Peñalara

2. F. Ballesteros, *op. cit.*, p. 152.



l'escalade dans des conditions météorologiques médiocres. Ils suivent la voie du Passage Horizontal, arrivant au passage appelé « Amphithéâtre ». C'est la partie la plus facile, mais le mauvais temps et le brouillard s'installent et, malgré les efforts d'Antonio Moreno, ils décident finalement d'abandonner<sup>3</sup>.

Le 4 août 1954, avec l'assistance d'une « Haute hiérarchie » (dans le langage officiel du franquisme), avec même des représentants étrangers, est inauguré le refuge de la Vega de Urriellu. Il sera baptisé du nom du président de la Fédération espagnole d'alpinisme, Julián Delgado Úbeda. C'est une journée festive où des grimpeurs reconnus, comme Agustín Faus, Rafael Pellús, Julio Nogués, José Santacana, Pedro Acuña, Ignacio Pidal (petit-fils de Don Pedro Pidal) et, naturellement, Alfonso et Emilio Martínez, montent pour installer au sommet une statuette en pierre de Notre-Dame-des-Neiges, sculptée par un célèbre artiste asturien, Antonio Rodríguez Sampedro. Le 5 août célèbre le cinquantième anniversaire de la première escalade du Naranjo par Pedro Pidal et Gregorio Pérez, *el Cainejo*. Au pied de la voie, une plaque en l'honneur des deux hommes est posée.

L'année suivante, le Naranjo continue d'attirer les alpinistes. Le 14 juillet 1955, deux frères basques, Andrés et José María Regil, entreprennent une escalade depuis la Vega de Urriellu par un éperon de la face nord. La dernière partie de leur escalade s'unit à la voie Pidal-Cainejo. Ce nouvel itinéraire est connu comme la Variante de los Hermanos Regil<sup>4</sup>. Et les Basques débarquent au Naranjo : Ángel Llorente, Arturo Fernández, Jesús Rodríguez et Pedro Udaondo<sup>5</sup>, tous grimpeurs entraînés ayant à leur actif des premières dans d'autres massifs, réalisent la voie du Passage Horizontal.

Pedro Udaondo revient en août avec María Jesús Aldecoa et Jaime Cepeda. Leur intention était d'escalader le Naranjo par la voie de Schulze, puis d'ouvrir une nouvelle voie. María Jesús Aldecoa devient ainsi la première « ouvreuse » de voie<sup>6</sup>.

En mars 1956, Pedro Udaondo retrouve le Naranjo avec son inséparable compagnon de cordée Ángel Landa<sup>7</sup>. Ils passent la nuit du 7 au

3. Agustín Faus, « Lo que pasó en la primera invernal del Naranjo », *Peñalara*, n° 323, 1955.

4. « Variante Regil », *Montaña*, n° 41, 1956 ; Anuario FEM 1955 ; « Una variante directa en la pared norte del Naranjo de Bulnes », *Pyrenaica*, n° 2, 1959.

5. Sur Pedro Udaondo, voir dans Darío Rodríguez, « Pedro Udaondo. De las albarcas a los pies de gato », *Desnivel*, n° 88, 1993.

6. J. A. Odriozola, Naranjo de Bulnes, *op. cit.*, p. 69.

7. Voir « Ángel Landa, ese gran desconocido », *Pyrenaica*, n° 216, 2004.





Inauguration du refuge Delgado Ubeda à Vega de Urriello,  
le 14 août 1954, ©Peñalara

refuge de la Vega de Urriellu et racontent ainsi l'expérience: « À 8 heures du matin, après une courte marche d'approche en direction de la face nord du Naranjo, nous trouvons une paroi glacée. Une heure d'escalade sans problème et nous atteignons le haut de l'éperon nord du Naranjo, situé en face de la partie occidentale de la Morra del Carnizoso. Là commencent vraiment les difficultés. Voyant la verticalité des dalles qui devraient nous mener à la Grande Plateforme, nous hésitons. Un examen plus précis de la paroi confirme nos craintes: les fissures, les couloirs sont bouchés par la glace; passer par là nous paraît impossible. De toute façon, nous ne renoncerons pas sans tenter toutes les possibilités, c'est pour cela que nous sommes venus ici. Je commence par tailler de petites prises avec le "marteau-piolet" sur les dalles recouvertes d'une couche épaisse de verglas. Bien concentré, je réussis à passer le passage glacé. Je peux ensuite avancer plus facilement et j'arrive à installer un relais au moment où mes doigts commencent à s'engourdir. Je mets les moufles et j'assure mon compagnon.



– Qu'est-ce que tu en penses ? demandé-je à Pedro quand il arrive.  
– Si les fissures sont dans ce même état, nous ne passerons pas, répond-il. Pour poursuivre l'escalade, nous devons passer une dalle d'à peu près 70°, complètement gelée; bien que cela nous semblât pratiquement impossible, nous y parvenons. Puis la Grande Plateforme se rétrécit. Le vide vers la Vega de Urriellu est impressionnant. L'escalade continue, c'est le tour de mon compagnon de prendre la tête. Au prix de grands efforts, il taille des prises sur la glace. Le marteau produit un bruit sourd, comme s'il tapait sur le carton. Pendant un temps interminable, je regarde Pedro tailler; puis il disparaît de ma vue. La corde glisse entre mes mains, s'arrête, et j'entends :

– Monte !

– Bon travail ! lui dis-je arrivant à son côté.

Quand nous examinons ce qu'il nous reste, l'image n'est pas très agréable. La glace recouvre complètement la fissure surplombante; c'est mon tour. À grand effort je gagne une quinzaine de mètres et je m'arrête pour observer. Le rocher est invisible tout au long du couloir.

Je crie à Pedro: « Il nous faudra tailler comme des forcenés ! Nous y parviendrons ! Il nous faut de la patience ! ».

Je fais des petites prises sur la glace, me hissant lentement, taillant d'une seule main. Corvée épuisante avec le froid qui engourdit mes doigts et





Angel Landa et Pedro Udaondo au sommet du Naranjo au cours de la première ascension hivernale, le 8 mars 1956, ©Peñalara

qui transperce mes gants en laine. Mais je n'y pense pas, je continue l'ascension me collant contre la glace, avec les pointes de mes crampons. Après quelques mètres de grands efforts, j'atteins un replat de glace dont je profite pour me reposer. Je lève la tête, il nous reste environ trente mètres.

– Encore un effort et nous y sommes ! me crie mon compagnon avec joie.

Il me rejoint rapidement grâce à mes prises et me demande :

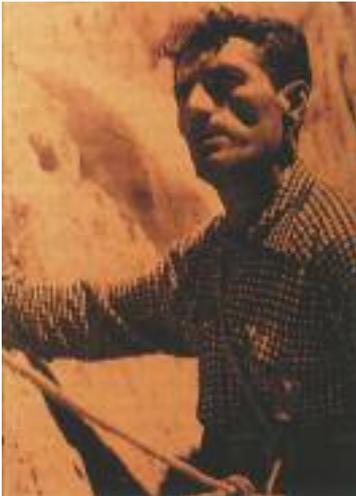
– Tu es fatigué ? Laisse-moi passer en premier.

Et la corvée de la taille recommence, interminable. La glace s'effrite sous les coups de piolet et se brise dans un bruit de cristal quand elle



heurt la petite dalle qui, justement, domine ma tête. J'aperçois Pedro qui s'arrête pour frapper la paroi avec ses doigts, pour les réchauffer; puis il s'élève rapidement. Je rejoins mon camarade. Je ne m'arrête pas, je continue l'escalade. Maintenant c'est de la neige dure, il suffit de frapper la pointe de nos chaussures. Je grimpe quarante mètres et j'assure mon compagnon sur le piolet. La fin est proche, nous éprouvons une grande joie. Une forte rafale de vent nous fait vaciller, on se redresse. Nous nous embrassons, émus, sur le sommet du Naranjo »<sup>8</sup>. Quatre jours plus tard, c'est à nouveau une cordée basque, formée par José María Regil et Luis Brochado, qui réussit la deuxième ascension hivernale au Naranjo, la première par la paroi méridionale.

Le 4 septembre 1956 se produit un grave accident. Des alpinistes basques de Portugaleta s'engagent dans la voie directe de la paroi méridionale. Ils grimpent à peine les vingt premiers mètres, quand le premier de cordée, Isaías Sanz Martínez, rate la prise et tombe; malheureusement, la corde se déchire dans le piton de façon incompréhensible, produisant son décès immédiat. Les premiers secours arrivés furent les membres du groupe alpiniste Torrecerredo, de Gijón, conduits par Alfonso Martínez. Tous les hommes disponibles à Bulnes



Teógenes Díaz s'était déjà illustré au couloir de Gaube en 1935 (voir page 31), ©Peñalara

partent rapidement vers le pic pour porter secours. Le président de la Delegación Vasco-Navarra de la Federación española de montañismo, Ángel Sopena, déclare que l'alpinisme basque sera toujours reconnaissant aux gens du village de Bulnes<sup>9</sup>.

Le 22 juillet 1958, trois membres du GAM Peñalara (Groupe de haute montagne du club madrilène), Teógenes Díaz, Florencio Fuentes et Adolfo Herráez, ouvrent une nouvelle voie. La première partie se fait par la voie du Passage Horizontal, mais, au moment où celle-ci vire à gauche,

8. Pedro Udaondo y Ángel Landa, « Primera ascensión invernal. Al Naranjo de Bulnes por su cara Norte (Vía variante Directa Régil de la Vía Pidal) », *Peñalara*, n° 341, 1959.

9. *Pyrenaica*, n° 3, 1956.



ils poursuivent tout droit, employant pour cela des étriers et un grand nombre de pitons. Ce nouvel itinéraire, dénommé Teógenes<sup>10</sup>, est la première escalade artificielle au Naranjo.

Le 16 août, le Naranjo reçoit la visite de toute une famille. Guidé par Alfonso et Emilio Martínez sur la face sud, le célèbre alpiniste asturien Emilio Ribera Pou – el Noy – emmène sa femme, son fils et sa fille de treize ans. Cette dernière, Pitita Ribera, bat le record de jeunesse<sup>11</sup>.

L'été 1959 brille par le succès du sport espagnol en montagne, mais à vélo : Federico Martín Bahamontes, l'Aigle de Toledo, triomphe dans le Tour de France. Les escalades de Bahamontes au Galibier et au Tourmalet occultent toute autre activité sportive. Cet été-là, au Naranjo, aucune aventure n'est à signaler, si ce n'est l'ascension de l'alpiniste basque Irene Gómez Uruela, avec les guides Alfonso et Juan Tomás Martínez, ainsi que d'autres compagnons de son club, avec la publication du premier récit féminin d'une escalade au Naranjo<sup>12</sup>.

## LE DERNIER GRAND PROBLÈME DES PICOS : LA GRANDE PAROI OUEST DU NARANJO

Pour les alpinistes espagnols des années 1950 et 1960, l'escalade de la face ouest du Naranjo est un rêve. Un véritable rêve. José María Galilea écrit un article pour la revue *Peñalara*, intitulé « Une "première directissime", au Naranjo de Bulnes (Rêve d'une nuit d'été) ». Il y décrit en grands détails l'escalade rêvée de la face ouest, au cours d'une nuit passée au refuge de la Vega de Urriellu. Le récit s'interrompt brusquement quand il est secoué par un compagnon de lit qui ne pouvait plus dormir à cause de ses paroles dites à haute voix. Galilea conclut : « Mais quel beau rêve ! Qu'est-ce qu'on fait de jolis rêves au pied du Naranjo »<sup>13</sup>.

Deux ans plus tard, le rêve de Galilea s'accomplit. En juillet 1962, l'alpiniste aragonais Alberto Rabadá visite pour la première fois le Naranjo de Bulnes accompagné de deux amis de Santander, Rodolfo

10. Teógenes Díaz, « A la más bella de las cimas, a mi montaña predilecta », *Peñalara*, n° 339, 1958.

11. J. A. Odrizola, « Escaladoras en el Naranjo », *op. cit.*

12. Irene Gómez Uruela, « De cuando subí al Naranjo de Bulnes », *Pyrenaica*, n° 1, 1960.

13. José María Galilea, « Una "primera, directísima" en el Naranjo de Bulnes (Sueño de una noche de verano) », *Peñalara*, n° 346, 1960.





Itinéraire de la voie Rabadà-Navarro sur la face ouest du Naranjo, réalisé en août 1962 après quatre bivouacs (rond en jaune), © A. B.



Amorrortu García et J. M. Aja. Ce jour-là Rabadá fait l'ascension par la face sud, suivant la voie des Martínez. De retour à Saragosse, il raconte l'intention d'y retourner deux semaines plus tard pour entreprendre l'escalade de la paroi ouest. Ses compagnons habituels, Navarro, Díaz, « Cintero » et Montaner, sont intéressés par le projet de Rabadá. Mais tous ces grimpeurs ne sont pas disponibles et la cordée est réduite à deux membres : Alberto Rabadá et Ernesto Navarro<sup>14</sup>. Cordée mythique espagnole.

Les voilà, tous les deux, le 14 août, à la Vega de Urriellu, prêts à attaquer cette paroi de rêve, et c'est ainsi qu'Ernesto Navarro raconte leur escalade :

« Malgré l'énorme largeur de cette paroi, on y trouve peu de points d'attaque. Cependant, sur le côté droit, une grande écaille à 40 mètres du sol, rompt l'uniformité : sans hésiter nous décidons de commencer par là.

« Rabadá propose d'attaquer par la fissure qui se forme à droite du bastion. Je ne suis pas d'accord, cela paraît en surplomb, je propose de passer par la gauche, mais Rabadá me dit d'approcher au lieu de rouspéter et de voir par moi-même que la fissure de gauche est presque impossible. Je constate et on n'en parle plus.

« Mon compagnon commence à enfoncer des pitons et, profitant des rares prises que la paroi nous offre, il fait relais 40 mètres plus haut, au pied de l'écaille qu'il avait désignée. J'arrive à son côté et, comme il est tard, nous décidons de retourner au refuge de Vega de Urriellu pour y passer la nuit.

« En ce 15 août 1962, nous nous levons de bonne heure. Passés les 40 mètres équipés hier, les problèmes commencent. Nous venons à peine de commencer l'ascension de l'écaille que nous nous rendons compte de la réalité : elle est pire que nous ne le pensions.

« Je ne saurais dire le temps que j'ai mis à grimper la première longueur de corde. Le pitonnage est possible, mais dans un surplomb continu et incliné vers la droite qui ne nous laisse pas bien profiter des étriers. J'arrive en bout de corde, j'installe le relais avec les pitons qui me restent dans une anfractuosité. À vrai dire, nous ne nous attendions pas à ce que cela fût facile mais les difficultés nous paraissent, sur le moment, extrêmes. Mais, enfin, c'est la face ouest ! Elle vaut bien l'effort.

14. Voir Alberto et David Planas, *Rabadá y Navarro. Sus vidas, su técnica y sus vías actualizadas*, Barrabés, Huesca, 2002 et Simón Elías, « Rabadá y Navarro, La cordada imposible », revue *Desnivel*, Madrid, 2007.



« La longueur suivante, c'est mon compagnon qui s'y empoigne : après quelques mètres verticaux, la fissure se penche un peu, ce qui facilite la progression. Après un grand surplomb, sur un ressaut, Rabadá m'assure et nous bivouaquons.

« Le lendemain, le 16 août, je sors de ce trou si étroit où nous avons attendu l'aube. Il était si inconfortable, que nous n'avons aucune peine à le quitter. En escalade libre sur une longueur de corde, Rabadá atteint la pointe supérieure de la dalle.

« Je continue de même, impressionné de me voir assuré par des pitons pas trop sûrs, grâce auxquels j'arrive au-dessus d'un énorme surplomb tout poli. Je réussis à fixer un bon piton qui assure mes deux cordes pour affronter un passage très aérien aboutissant à un mince rebord, quelques mètres à gauche de la grande fissure en diagonale : la « cicatrice ». On voyait d'en bas cette dernière comme le seul itinéraire praticable. Mais les quelques mètres pour la rejoindre sont très difficiles, impossibles à pitonner. Rabadá se lance et, après une chute de pierre sans conséquences, il recommence : avec l'aide de quelques pitons pas très sûrs, il parvient au début de la fissure diagonale.

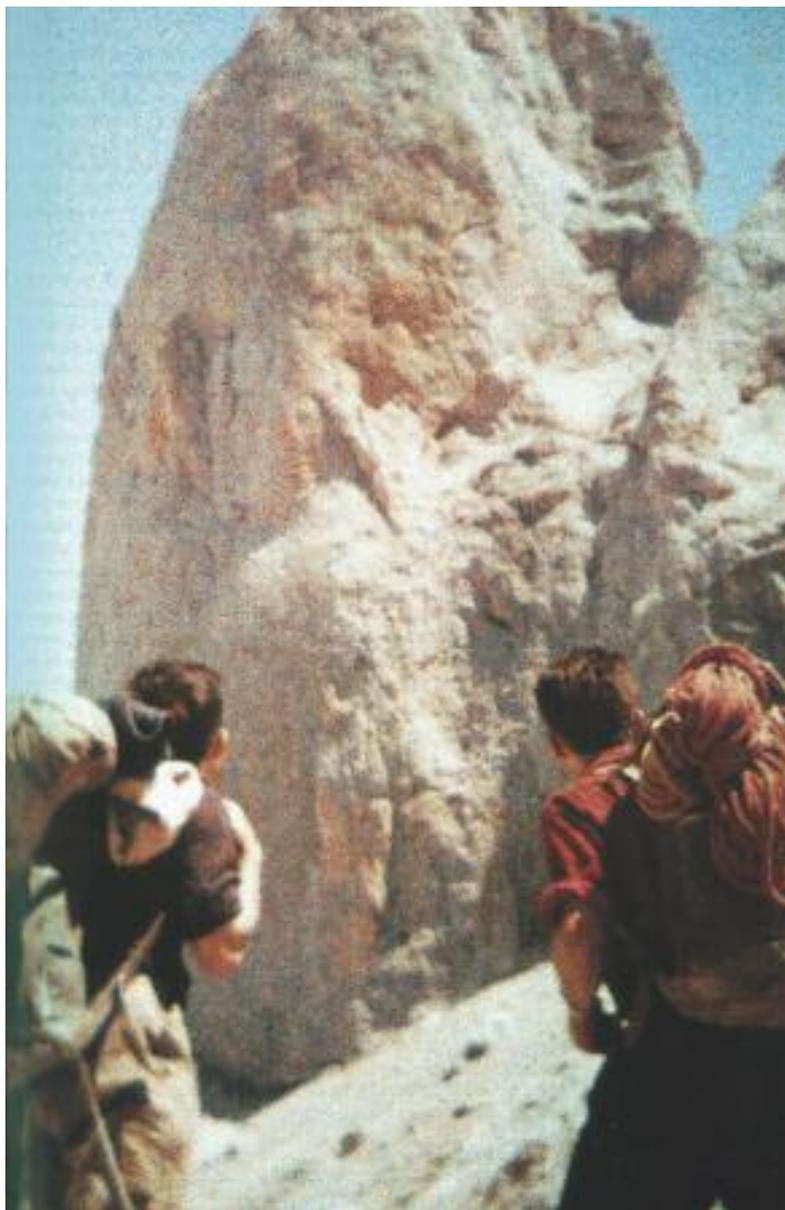
« Il la suit à l'aide de pitons et coins en bois ; et il arrive, la nuit tombante, sur une dalle très inclinée qui se forme à la moitié de la cicatrice. Nous décidons d'y bivouaquer. Nous sommes obligés d'y installer plusieurs cordes d'assurance, car il serait facile de glisser vers le vide. Nous prenons nos duvets, nous dînons et nous nous reposons.

À l'aube du 17 août, c'est toujours moi qui dois me tirer le premier de la chaleur du bivouac, et qu'est-ce qu'il gèle ici ! Mais nous n'aurons le soleil sur cette face que l'après-midi, donc rien ne sert de s'attarder. « Peut-être demain ce sera à mon tour de rester un peu plus longtemps dans le duvet.

« Je poursuis par la cicatrice jusqu'à son extrémité. Puis, il faut grimper quelques mètres verticaux sur des colonnettes très semblables à celles qu'on trouve dans la face sud avant d'arriver dans l'amphithéâtre ; et j'atteins une petite niche où j'installe, avec deux pitons plats et un coin, le relais. Rabadá arrive un peu plus tard, ne marque pas de pause, et s'engage dans la Grande Traversée, que l'on suppose le passage-clé de notre escalade ; elle devrait nous mener à la partie centrale de la paroi : depuis le bas nous avons vu des fissures et des cheminées sur sa surface lisse.

« Rabadá commence en plantant quelques pitons pas très sûrs. Il doit même forer un buril [ancêtre des spits], on savait que l'on en aurait besoin.





Alberto Rabadà et Ernesto Navarro, la cordée mythique espagnole. Ils périrent en 1963 dans la face nord de l'Eiger, ©G.P.



« Malgré sa volonté de monter vers la gauche, la structure du rocher l'oblige de monter verticalement, et d'établir un relais au bout de 25 mètres.

« De là, je monte de quelques mètres et m'engage sur la traversée. En vain. Je redescends trois mètres, j'essaie à nouveau, même résultat : la paroi nous rejette, pas moyen de pitonner, aucun espoir sur ce rocher poli comme un galet.

« Contrarié, je reviens sur mes pas, je récupère le matériel et me retrouve à côté de mon compagnon, convaincu que cette voie est impossible.

« Pendant ce temps, Rabadá s'était rendu compte que du relais on pouvait sortir sans trop de difficultés à travers une brèche qui coupe en deux le toit incliné situé quelques mètres à droite, orientée vers le sud-ouest. Nous prenons le temps de réfléchir, nous sommes épuisés, les vivres, l'eau,...et même le moral commencent à manquer. Nous décidons de vite sortir de là et de se ravitailler, la nuit va tomber.

« Après trois longueurs de corde, nous voilà dans le grand cirque formé entre le Naranjo et l'éperon qui descend du Tiro de la Torca, en se fermant au sud par le Horcado qui va au Jou Tras El Picu. Nous pensions qu'il serait facile d'en sortir, le cirque étant très vaste, il doit avoir plusieurs issues. La nuit tombant, nous pouvions malgré tout deviner les difficultés à traverser le Horcado : un grand surplomb ferme le passage. Nous passons à l'éperon, mais sa verticalité s'avère impraticable en une nuit si sombre.

« Nous devons nous contenter de rester dans le cirque, de très mauvaise humeur d'ailleurs, nous sentant attrapés dans une souricière... et fatigués. En nous résignant à y passer la nuit, nous avons du mal à trouver le sommeil. Nous mangeons un peu et, bien calés dans nos duvets, nous essayons de réfléchir à ce qu'on ferait demain et, devant notre moral en berne, nous décidons de nous reposer.

« Nous nous réveillons le 18 août. Nous nous concertons et nous voyons que nous sommes d'accord en tout : nous laisserons au bivouac le matériel dont nous n'aurons pas besoin, même le matériel photographique, et nous descendrons. Nous nous reposerons deux jours, en scrutant à nouveau la paroi à distance afin d'y trouver son talon d'Achille.

« Nous voilà à nouveau sur le rebord de « l'entracte », ainsi la nomme mon compagnon, mais la situation est différente. Nous nous sommes bien restaurés pendant deux jours, quant à l'eau... nous en avons bu comme des chameaux, et, bien sûr, le moral est revenu. Nous voyons



tout plus beau, et nous songeons même avec optimisme à la grande traversée horizontale<sup>15</sup>.

« Cet optimisme est de courte durée quand je revois cette paroi polie, n'ayant d'autre défense que d'utiliser les burils. Rabadá m'encourage à m'en servir, et vu que je n'avance pas il me suggère – avec beaucoup de tact pour ne pas blesser ma susceptibilité – de lui céder la place.

Il parvient à me convaincre facilement, je m'autoassure aux pitons du relais et je l'assure par les deux cordes, la blanche et la rouge.

« Avec un grand courage, il entame ce passage lisse. À force de poser des burils et des pitons, il approche de la grande pierre soudée contre la paroi que, d'en bas, nous avons nommé « la Guitare ». C'était notre objectif. Nous pensons que depuis le haut nous pourrions descendre en diagonale pour atteindre le début de la vire où finissent les grandes difficultés.

« Arrivé en haut de la « Guitare », très fatigué – cette longueur de corde nous a demandé neuf heures ! –, le moral abandonne mon compagnon de cordée. Je l'entends dire qu'il ne voit pas de solution, et il murmure entre les dents qu'il vaut mieux faire demi-tour. Moi, nerveux mais moins fatigué que lui, je lui fais observer que le combat est gagné, qu'il n'a qu'à descendre un peu pour arriver près de la vire que nous avons vue d'en bas. Il enfonce deux pitons et, avec deux étriers assemblés, il descend jusqu'au pied de la « Guitare » jusqu'à bout de corde, et enfonce un bon piton. Je monte, il récupère quelques mètres de corde et, en dülfen, il arrive sur la vire. Je continue de grimper, laissant une corde fixe en cas de retraite.

« Nous voilà tous les deux sur la vire, nous faisons une autre longueur de corde et nous préparons notre quatrième bivouac; cette fois-ci, nous avons – bien qu'il nous reste encore la moitié de la paroi à gravir – l'espoir de parvenir au sommet le lendemain. Cette nuit-là, on sent déjà les prémices de la victoire.

15. Alberto Rabadá a écrit: « Jours 18 et 19 août. Mes souvenirs de ces journées sont plutôt fugaces: la sortie du cirque du Sardinero par une crête qui limite avec le couloir des Tiros de la Torca en posant quelques pitons, la descente par le couloir de la Celada jusqu'au refuge d'où nous contemplons le chemin parcouru et le restant, par cette paroi qui, vue d'ici est même plus imposante.

Afin d'acheter des provisions, nous allons vers le Parador de Áliva. D'ici, nous suivons vers la mine, où nous pourrions acheter à des prix "d'alpiniste", les gars qui travaillent dans la mine nous font un grand accueil, nous discutons avec sympathie. Nous passons ici la nuit », dans *La vía soñada. Cara oeste del Naranjo de Bulnes*, Montañeros de Aragón, décembre 1962.





Deux grimpeurs dans le rappel pendulaire de la face ouest, pour enchaîner la Grande Traversée, passage-clé de la voie, ©G. P.



« Au fond de mon cœur, je me faisais des reproches pour ne pas avoir accompli cette dure traversée en premier, puisque c'était mon tour, mais je crois que j'ai ainsi mieux collaboré, je n'aurais pas pu m'en sortir comme l'a fait mon compagnon.

« Le lendemain, 21 août, nous ne trouvons pas de grandes difficultés. Il y a même une cheminée superbe ! Une fois gravi le Grand Dièdre, nous descendons légèrement de l'autre côté.

« Je m'apprête à attaquer cette longueur de corde en cheminée qui semble présenter quelques difficultés – ou bien est-ce le fait de vouloir moi aussi faire quelque chose de difficile, ah ! l'orgueil humain ! – mais c'est une apparence : les vraies difficultés ont fini hier.

« Par une autre longueur de corde nous arrivons à l'arête et, de là au sommet, tout se déroule rapidement, nous pouvons grimper avec le sac à dos, au lieu de le hisser avec la troisième corde. Un dernier piton. Nous en avons planté 180, plus 13 burils et 15 coins en bois, ce matériel nous l'avons récupéré presque entièrement.

« Peu avant le coucher du soleil, nous arrivons au sommet pour contempler une magnifique mer de nuages qui s'étend depuis l'Atlantique pour arriver à nos pieds, seuls les sommets les plus hauts, les plus pointus de ces superbes massifs des Picos de Europa émergent comme des petits îlots colorés par les derniers rayons de soleil. Dernières photos et derniers coups de manivelle (nous n'avons rien dit, mais nous étions munis d'une caméra de cinéma), nous laissons nos signatures et quelques notations dans le livre qui se trouve dans la boîte à lettres, à côté de l'image de la Vierge des Neiges »<sup>16</sup>.

Ces notations du livre du Naranjo disaient :

« 21-8-62 - Escalade réalisée par la face ouest, avec une météo formidable, on ne s'y attendrait pas aux Picos.

« Un peu de brouillard pendant « l'excursion » par cette paroi, la plus belle et formidable que nous avons connue. Nous sommes deux « excursionnistes » de Saragosse et nous sommes fiers de pouvoir la présenter par ces quelques lignes à tous les alpinistes espagnols qui une fois ont « rêvé » d'escalader cette provocante paroi ».

16. José Antonio Odriozola, « Picos de Europa. Escaladas en la cara oeste del Naranjo de Bulnes », *Peñalara*, n° 364, 1965. D'après un manuscrit inédit communiqué par Luis Lázaro. Cf. Alberto Rabadá, « La vía soñada. Caras oeste del Naranjo de Bulnes », *op. cit.* ; revue *Montaña*, n° 63, 1963, publiée à nouveau la version littérale d'Alberto Rabadá de Montañeros de Aragón. Voir « Rabadá y Navarro. Un paso de gigantes », *Desnivel*, n° 55, 1990 et Juan José Zorrilla, « El genio de tres veranos », *Desnivel*, n° 137, 1998.



Et cette odysée éclipse tout ce qui sera fait dans les années 1960. Seules quelques anecdotes sont recensables : en 1965 est battu le record de jeunesse : Carlos Castañón, âgé de 6 ans, est encordé avec son père, Manuel Castañón et d'autres amis, guidés par Juan Tomás Martínez. Trois ans plus tard, le 18 juillet 1968, les membres du Club alpino Sabadell, Juan Manuel Dalmau Nebot, Enrique Remón Pérez et les frères Alfonso et Lorenzo Gaitán, ouvrent un nouvel itinéraire à l'éperon nord-ouest du Naranjo de Bulnes, qu'ils baptisent des initiales de leur groupe de montagne CAS.

*III/IV*



N.B. – Dans l'article précédent (II/IV), il fallait lire dans la légende de la page 60 : « C : voie du passage horizontal ».

